Le cinéma face à la vie du Christ

La foi est un thème largement abordé dans le cinéma, parfois de manière très directe dans des films racontant la vie de Jésus, ou celles des saints, certaines fois de façon plus éloignée dans des œuvres relevant du témoignage, des docufictions ou encore d'œuvres présentant implicitement le message de l'Évangile. Le septième art exploite-t-il l'histoire et l'image du Christ? Tour d'horizon avec Valentine Robert.

L'approche de la foi au cinéma se fait de diverses manières. Pouvez-vous nous expliquer lesquelles?

La référence au Christ est facilement identifiable dans les films, nous retrouvons souvent des héros qui sont sur la voie de la rédemption, du pardon et du salut personnel. Nous repérons des éléments liés à la foi et au parcours christique un peu partout dans la production hollywoodienne dominante. Les schémas narratifs et héroïques utilisés à Hollywood par les scénaristes sont tirés des écrits mythologiques, où le récit biblique tient une place incontournable. Au-delà de ces évocations implicites, l'histoire du cinéma est traversée par la représentation directe de Jésus et des figures sacrées, mais aussi par des récits qui thématisent la croyance ou la conversion – je pense en particulier aux films d'horreur, qui mettent souvent en scène la foi et la liturgie comme antidotes aux manifestations démoniaques.

Le cinéma se sert-il de la foi chrétienne pour faire passer un message ou au contraire est-ce un sujet comme un autre pour attirer le box-office?

Parmi les premiers films, l'histoire de Jésus est un thème clef. Les historiens du cinéma ont retrouvé de très nombreuses productions des premiers temps, autour de 1900, qui rejouent des scènes christiques. À cette époque, c'était un genre en soi. Nous l'expliquons par le succès planétaire qu'avaient alors les passions théâtrales, jouées par des amateurs dans un geste mi-artistique, mi-dévotionnel. La plus célèbre était la passion d'Oberammergau en Allemagne qui ameutait les foules (et qui existe encore, rejouée tous les dix ans à guichets fermés)! Les premiers films sur la vie du Christ se donnent comme des captations de ces passions théâtrales célèbres. Ils ont du succès aussi par leurs références à une imagerie connue, et par leur portée narrative.

VALENTINE ROBERT

LE CHRIST RÉACTUALISÉ

Un Christ noir, une réactualisation du *Nouvel Évangile* de Milo Rau (2021).

Capture d'écran

À l'époque, en effet, les bobines sont très courtes. Les films peinent à raconter des histoires en quelques secondes. Or, tout le monde connaît l'histoire biblique. On pouvait mettre en scène un épisode isolé de la vie de Jésus, les spectateurs le comprenaient immédiatement. Les projectionnistes pouvaient ensuite juxtaposer les épisodes les uns après les autres (même s'ils provenaient de différentes maisons de production) et composer des films nettement plus longs que la normale, en tenant les spectateurs en haleine.

En ce temps-là, l'Église était en recherche de moyens de communication. Les prêtres avaient un usage extrêmement développé de la lanterne magique: les sermons et le catéchisme s'enseignaient volontiers en images lumineuses, projetées sur écran. L'Église était très avant-gardiste dans les spectacles de projections, auxquels pouvaient participer des chœurs, des musiciens... Le spectaculaire était recherché. Le cinéma qui apparaît est ainsi considéré comme un moyen d'évangélisation supplémentaire et les catholiques l'utilisent immédiatement. Puis dans les années 1910, des débats surviennent sur la moralité des films, ce qui va conduire à une sorte de scission entre le cinéma et la foi. Malgré tout, les productions religieuses vont continuer.

Comment le Christ est-il mis en scène au cinéma?

Il y a de nombreux enjeux déjà simplement liés à l'incarnation du Christ par un acteur. Au théâtre, déjà, la représentation du Christ posait question et pouvait être considérée comme blasphématoire: certains comédiens ont été emprisonnés pour avoir tenu le rôle du Christ sur scène. C'est l'une des raisons pour lesquelles les premiers films de la vie du Christ se font passer pour des captations de passions religieuses: ils prétendent ainsi que les personnages filmés ne sont pas d'«impurs» acteurs mais des chrétiens agissant par dévotion. Et jusqu'à aujourd'hui, la plupart des acteurs jouant Jésus vont alléguer d'une expérience quasi mystique. En outre, le principe même de l'image cinématographique, qui présente des corps dématérialisés et qui n'est plus que lumière, a été vanté dans sa dimension plus «spirituelle» que charnelle, et associé aux enjeux religieux de la représentation.

Biographie

Valentine Robert est docteure ès lettres de l'Université de Lausanne, maître d'enseignement et de recherche à la section d'histoire et esthétique du cinéma. Spécialiste de la relation entre cinéma et peinture, elle a notamment participé à un projet de recherche interdisciplinaire du Fond national suisse (FNS) sur le thème: «Les usages de Jésus au XXe siècle: cinéma, arts et littérature» (cf. présentation du livre p. 14).

Y a-t-il plusieurs manières de représenter le Christ?

La richesse du cinéma à l'égard de la représentation du Christ est vertigineuse. Rien dans la Bible n'est dit sur le physique de Jésus. Dès lors, tous les castings sont possibles! Au-delà des références visuelles (l'iconographie picturale, les icônes, le Saint Suaire...), il y a des schémas narratifs.

Toute une tendance du cinéma historicise le personnage de Jésus, en le réinscrivant dans son «milieu», en approfondissant le contexte. Une tendance inverse le fait revenir sous d'autres formes, réactualisées. Il symbolise des minorités, il est noir, homosexuel, hippie. Sa vie est liée à des enjeux sociaux contemporains de la production. Le meilleur exemple est le film de Milo Rau qui vient de sortir, intitulé *Le Nouvel Évangile* (2021), il réactualise la Passion dans un camp de réfugiés avec dans le rôle du «nouveau» Jésus l'activiste politique Yvan Sagnet.

Certains films suivent une autre voie. Ils ne personnifient pas directement Jésus, mais ils nous font revisiter d'une autre manière le mythe fondateur que nous croyions connaître. Jésus réapparaît ainsi «transfiguré» à partir de nouvelles sources, dans des films qui mêlent documentaire et fiction pour prétendre nous faire redécouvrir un versant inconnu de Jésus, à l'instar de sa femme, sa descendance ou ses frères et sœurs «révélés» dans le *Da Vinci Code* adapté de Dan Brown (2006) ou *le Tombeau de Jésus* produit par James Cameron (2007).

Enfin, depuis le film *Ben-Hur* de Fred Niblo (1925), toute une tradition de films matérialise le Christ au cinéma sans montrer son visage. Nous voyons des fragments de Jésus, ses mains, ses pieds, sa silhouette, parfois même son reflet dans une flaque de sang, mais son visage reste indistinct. Un travail très inventif est fait pour ne pas représenter directement à l'écran la «Sainte Face»: ce n'est pas une censure officielle, mais une contrainte à la portée presque plus esthétique que morale.

Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est le christomorphisme?

Ce concept, tel qu'il s'est banalisé au cinéma, permet de désigner des figures christiques, autrement dit des personnages qui ne sont pas strictement Jésus, mais qui fonctionnent en miroir, en adoptant un destin similaire, selon tout un jeu de parallélismes. Par exemple, le film *La Passion de Jeanne d'Arc* de Carl Theodor Dreyer (1928) annonce déjà dans son titre le parallèle avec la Passion de Jésus qui façonne le film. Le martyre de la sainte prend des allures de calvaire christique, elle se voit même coiffée d'une sorte de couronne d'épines.

Le christomorphisme peut prendre un tour subtil comme dans *Barabbas*, adapté du roman de Pär Lagerkvist, lauréat du prix Nobel, qui fait de ce personnage une sorte de Christ à l'envers (pour ne pas dire «antéchrist») qui va peu à peu se convertir et réellement ressembler à son antagoniste au gré de tout un jeu de miroir et de renversement. Le christomorphisme peut aussi être proprement ironique et hilarant, comme dans *La Vie de Brian* des Monty Python, qui nous raconte l'histoire de l'homme né dans la «crèche d'à-côté» et qui se fait sans cesse – bien malgré lui – prendre pour le Messie!

Beaucoup de films représentent ainsi Jésus sans en faire le héros du film. Ces œuvres se focalisent sur des figures secondaires. Elles peuvent être purement fictionnelles, comme le Brian des Monty Python ou comme Ben-Hur, ou être reprises à la trame évangélique. À l'instar de Barabbas, presque tous les personnages secondaires de la Bible ont donné lieu à des films: Marie-Madeleine, Pilate, le Romain qui se convertit

LA PASSION DE JEANNE D'ARC

Christomorphisme mystique dans ce film de Carl Theodor Dreyer (1928) où Jeanne d'Arc est coiffée d'une couronne d'épines.

Capture d'écran

LE CHRISTOMORPHISME CARNAVALESQUE

Dans le fim de Richard Fleischer (1961), Barabbas est une sorte d'antéchrist qui va peu à peu se convertir.

Capture d'écran

> *La richesse du cinéma à l'égard de la représentation du Christ est vertigineuse. Rien dans la Bible n'est dit sur le physique de Jésus. Dès lors, tous les castings sont possibles!*
>
> *Valentine Robert*

devant la crucifixion... Marie est aussi l'héroïne de nombreuses œuvres. Les scénaristes piochent dans les récits bibliques et s'intéressent aux personnalités de second plan, ou à certains épisodes particuliers qu'ils creusent et amplifient, pour trouver une manière de présenter l'histoire du Christ sous un nouveau jour.

Comment définir la notion de film religieux?

Il est difficile de déterminer le caractère religieux d'un film. Le sujet suffit-il? Est-ce la production qui doit afficher des velléités ou des appartenances religieuses? À mon avis, c'est surtout au niveau de la réception, dans la relation qui s'instaure avec le public (et qui est toujours changeante, dépendant énormément du contexte, des personnes, etc.) que l'on peut mesurer les implications religieuses d'un film. Il y a des films, telle *La Passion du Christ* de Mel Gibson (2004), qui ont carrément été considérés comme miraculeux, certains spectateurs décrétant que son visionnement les avait guéris de mille maux!

Un phénomène «religieux» assez récurrent peut être remarqué au niveau de la production. Ce sont les cheminements de foi des acteurs qui jouent Jésus. Souvent, leur expérience d'incarnation du Christ est vécue spirituellement, presque comme une «Incarnation» avec majuscule. Plusieurs comédiens ont publié des livres sur leur conversion après avoir personnifié le Christ.

L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU

Ce film de Pier Paolo Pasolini (1964) est un exemple marquant pour montrer le lien entre foi et cinéma.

Capture d'écran

Sur le plateau du film *The King of King* de Cecil B. DeMille (1927), l'artiste qui tenait le rôle de Jésus devait vivre à l'écart de l'équipe, il avait sa propre loge et devait se conformer à des codes de conduite suprêmes. Il y avait cette idée qu'on ne «joue» pas Jésus mais qu'on «l'incarne» au niveau quasi mystique. Jim Caviezell qui a joué dans le film de Mel Gibson portait sur lui des amulettes et priait sans cesse sur le tournage, afin de se sentir «guidé» de «plus haut» que le réalisateur.

Un film qui a marqué le lien entre foi et cinéma est *L'Évangile selon saint Matthieu* de Pasolini. Ce réalisateur se disait communiste chrétien. Il présente le Christ comme un activiste très engagé. Tous les acteurs de la production sont des non-professionnels, investis dans des débats politiques. Pasolini utilise le texte de Matthieu de manière littérale, comme un scénario. Mais il renouvelle entièrement la représentation de Jésus et du récit christique, filmé en noir et blanc et en décors naturels dans une proximité brute avec les acteurs-activistes. Si plusieurs de ses films vont déchaîner les foudres de l'Église, ce film-ci lui vaut le Grand prix de l'Office catholique du cinéma.

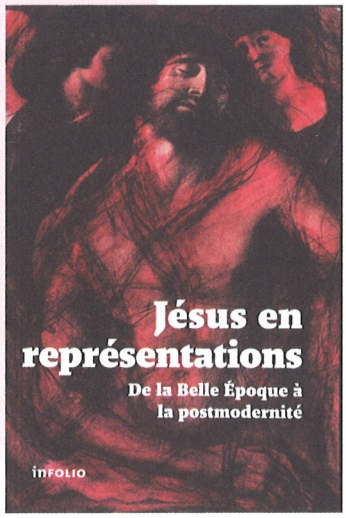
Le cinéma est-il un facteur d'idolâtrie et de magie contraire à la foi chrétienne?

Je noterais surtout que le cinéma peut être un facteur d'idolâtrie au nom même de la foi chrétienne! En effet, des films comme *Jesus* (Peter Sykes et John Krish, 1979) ont été utilisés par des missionnaires en Afrique et tout autour du monde comme un moyen d'évangéliser les foules, au gré de véritables «croisades cinématographiques». En exploitant l'émerveillement du public, non pas seulement pour le film et son «message», mais par et pour le dispositif cinématographique qu'ils découvraient pour la première fois, les missionnaires instrumentalisaient l'adhésion au film au profit d'une adhésion religieuse, brouillant expressément les frontières de la fiction. Les affiches du film qu'ils distribuaient prenaient le statut d'icônes, l'acteur qui jouait Jésus devenait une sorte d'incarnation du Christ!

Sous nos latitudes, le cinéma se fait plutôt l'écho parfait de notre monde sécularisé. Jésus demeure une figure cinématographique incontournable, mais moins comme figure de la foi que comme une référence artistique et narrative. Chaque année, un ou deux films représentant ou questionnant Jésus sortent, sans compter les phénomènes de christomorphisme. Le cinéma nourrit une réactualisation permanente de l'histoire du Christ à travers de nouveaux regards.

Propos recueillis par Véronique Benz

Jésus en représentation. De la Belle Époque à la postmodernité

Alain Boillat, Jean Kaempfer, Philippe Kaenel (dir.), édité par Nathalie Dietschy, avec la collaboration de Valentine Robert et Pierre Gisel, Gollion, Infolio, 2011

Au XXe siècle, la figure du Christ est au centre de débats idéologiques et culturels particulièrement intenses. Figure héroïque ou de dérision, magnifiée ou défigurée, elle intéresse des personnalités aussi diverses que le cinéaste D. W. Griffith, les peintres Odilon Redon ou Arnulf Rainer, des écrivains comme André Malraux, des photographes tel Fred Holland Day ou Elisabeth Ohlson, des auteurs de bande dessinée comme Laurent Bidot. Ce volume réunit des contributions de spécialistes de divers domaines (littérature, histoire de l'art, cinéma, photographie, théologie) autour des multiples «apparitions» de la figure de Jésus dans les arts de la fin du XIXe siècle à nos jours. Il est issu d'un projet de recherche FNS interdisciplinaire intitulé *Les usages de Jésus au XXe siècle*.